

Nous avons laissé Cherubini se sauvant, à deux heures du matin, dans le cabriolet dont l'ami Zimmerman n'avait guère // 195 // que la *nue propriété*. – Mettez, lecteur, une marque à ce feuillet de mon livre, et notez bien cet endroit auquel je reviendrai plus tard. – L'histoire que j'ai à vous raconter n'est qu'une simple parenthèse, un épisode destiné à varier mon récit; épisode et parenthèse toutefois qui naissent du sujet. Jugez plutôt: Je vous ai fait connaître quelques traits de ce vieux rageur, de ce vieux bourru de Cherubini. Cela m'amène aujourd'hui à vous narrer les faits et gestes entièrement inconnus jusqu'à ce jour d'un musicien persan non moins fameux, non moins bourru, non moins rageur à sa manière. Quoi de plus naturel et de plus instructif à la fois que de semblables rapprochemens!

Franchissons donc les siècles et les espaces; transportons-nous en Perse, et remontons au temps où ce royaume fut illustré par un des plus fameux personnages qu'il ait produits et qui fut le restaurateur de la musique orientale. Hodgja était son nom. Il vivait sous le règne de Hussein-Mirza, fils de Mansour ou Almanzor, fils de Beicarah, fils d'Omar Scheikh, second fils de Timur, fils de Tamerlan.

Hussein habitait Herat, sa capitale, et régna jusqu'à l'an 911 de l'hégire, qui correspond à l'année 1505 de l'ère chrétienne. Il fut surnommé le Mécène de l'Orient à cause de son goût pour les beaux arts.

– Je ne vous ai pas menti en vous disant que ma bibliothèque embrasse en quelque sorte le monde entier. Vous conviendrez que je tiens mon programme de point en point, et vous serez forcé de me comparer à ce poète vanté dans *l'art poétique* de Despréaux:

Qui pour donner beaucoup ne nous promet que peu.

Quant à ceux qui voudraient avoir de plus amples détails sur Hérat, une des plus belles villes de la Perse, je suis obligé de les renvoyer à un fort éloquent discours prononcé, il y a quelques années, par un membre de la chambre des députés, un nommé Mauguin, qui, ayant à parler des conquêtes de l'Angleterre en Orient, s'avisa de dire que les Anglais avaient fait le *siège d'Hérat*. La grave assemblée, composée en grande partie de *Français nés malins*, vit, dans cette innocente expression, un très drôle de calembourg (*le siège des rats*), et se livra à un de ces longs accès d'hilarité qui, au dire de Plutarque, sont le plus sûr indice du bonheur des peuples.

Hodgja aimait passionnément la musique, mais il s'attacha particulièrement à la vocale pour laquelle la nature lui avait prodigué les dons les plus merveilleux. Il était doué surtout d'une douceur d'organe et d'une flexibilité de gosier qui faisaient le charme et l'admiration de toute la cour de Perse. Il avait fait choix de plusieurs fragmens des meilleurs poètes pour les mettre en musique; mais il s'enfermait seul pour les chanter, car peu à peu il était devenu tellement jaloux de son talent qu'il ne voulait en rien

communiquer aux autres. Peu soucieux des progrès futurs de l'art, il n'avait en vue que sa gloire personnelle, et comme l'avare qui veut être enterré avec son trésor, il voulait que son art pérît tout entier avec lui. Telle était la manie de cet homme célèbre: rien ne le tourmentait tant que la crainte où il vivait perpétuellement qu'un rival pût s'emparer de son art et en tirer parti. Vivre dans une solitude absolue, pouvoir se passer de serviteurs dont la présence l'empêchait de se livrer à ses exercices, était devenu son rêve unique, et cette idée finit par le dominer tellement, qu'il en vint un jour au point de faire confiance au roi lui-même de son projet.

Le roi, prince sage et libéral, et qui désirait ardemment que les talents d'Hodgia ne fussent pas perdus pour la postérité, se garda bien de dissuader le virtuose; il feignit, au contraire, d'entrer dans ses vues, se proposant de profiter des travers d'esprit de cet original pour en venir à ses fins, c'est à dire pour dérober au musicien le trésor que celui-ci cachait avec tant de soin.

Hussein avait une jeune esclave arabe d'une rare beauté, qui joignait à une grande intelligence, à une mémoire étonnante, des dispositions marquées pour l'art musical. Le roi l'ayant fait venir devant lui:

– Goulami, lui dit-il, tu sais que je t'affectionne à cause de ta gentillesse, de la douceur de ton caractère, et surtout de la grâce et de la finesse de ton esprit.

À ce triple compliment, la jeune fille baissa les yeux et rougit avec cette pudeur touchante qui caractérise une certaine portion de son sexe.

– Aussi, continua le monarque, veux-je te procurer les moyens de t'élever, à ma cour, au rang auquel tu dois aspirer et pour lequel la nature semble t'avoir fait naître en te donnant tant de charmes. Pour le moment, je n'ai qu'une chose à te demander, c'est de te familiariser, d'ici à quelques jours, avec la langue des signes à l'usage des sourds-muets, au point que tu puisses remplir toi-même le rôle de sourde et muette, de telle sorte que l'on croie tu l'es réellement.

– Il suffit, Seigneur, j'obéirai à vos ordres, dit la jeune fille en s'inclinant respectueusement et en laissant briller sur son front un éclair de joie joint à l'expression de la plus tendre reconnaissance; car, vous le devinez sans doute, Goulami aimait secrètement Hussein, et vous pensez bien que cette dernière circonstance n'avait pas été de nature à affaiblir ses sentiments pour le monarque.

En peu de leçons, Goulami s'exprima parfaitement dans le langage des signes.

– À propos, j'ai songé à toi, dit un jour Hussein à Hodgia, qu'il rencontra dans une allée retirée des jardins de son palais. J'ai songé à ce que

tu m'as dit ces jours passés, de la résolution que tu as prise de renvoyer tes serviteurs, pour pouvoir te livrer en sûreté aux exercices de ton art. Tu as parfaitement raison, Hodgia, de garder pour toi seul les mystères de la musique dont tu as trouvé les principes et formulé les règles; mais je ne veux pourtant pas que mon favori, qu'un homme de ton génie et de ta science, soit réduit à se servir lui-même. Fi donc! Écoute, j'ai parmi mes esclaves, une jeune fille sourde et muette de naissance, adroite et laborieuse, mais très simple, très naïve, et, comme tu penses bien, de la plus parfaite ignorance; je te la confierai en qualité de servante. C'est juste ce qu'il te faut. Mais tu es peut-être un scélérat: il n'est pire eau que l'eau qui dort. Goulami est jeune et belle; tu vas me jurer par serment que tu respecteras son innocence et sa jeunesse.

Cette proposition fut accueillie par Hodgia avec de grands témoignages de reconnaissance. Il prêta tous les sermens que le roi exigea de lui, avec d'autant plus de facilité que toutes ses idées étaient concentrées sur l'art musical. Cependant, avant de l'admettre à son service, le soupçonneux artiste voulut éprouver son esclave, et se convaincre par lui-même de la vérité de ce que Hussein lui avait avancé. Lafontaine a dit: *Jamais un roi ne ment*. Mais Hodgia ne connaissait pas ce proverbe, pour de fort bonnes raisons.

Hussein, de son côté, ne confia pas sa jeune Arabe à Hodgia, sans donner à celle-ci ses instructions, et surtout sans la prévenir qu'elle eût à se tenir constamment sur ses gardes; que, Hodgia, jaloux, ombrageux, inquiet, lui ferait subir des épreuves difficiles; qu'elle eût donc à veiller sans cesse sur elle-même, et à ne point se trahir.

// 196 // Goulami soutint heureusement les premiers examens auxquels la soumit la défiance de son maître, et ne démentit en aucune façon le personnage sourd et muet qu'elle devait représenter. Malgré cela Hodgia ne se laissait pas convaincre.

Une fois, tandis que, de sa main délicate, Goulami essuyait les colonnes et les glaces de l'appartement, Hodgia guettant le moment où elle avait le dos tourné et ne s'attendait certainement à rien, laissa tomber un magnifique vase en porcelaine sur le marbre du vestibule. La chute de cet objet n'eut pas lieu sans un grand fracas et sans que Hodgia ne jetât les hauts cris, feignant d'être inconsolable de la perte d'un semblable trésor. Eh bien! Goulami ne se déconcerta point et ne manifesta ni la moindre émotion, ni la plus légère curiosité de tourner la tête.

Quelque décisive que dût paraître cette épreuve, le croiriez-vous? Hodgia ne s'en contenta pas; ses doutes le poursuivaient sans cesse. Il n'osait encore chanter, s'accompagner et monter ses instrumens en présence de Goulami. Il ne se passait presque pas de jour qu'il ne lui fît quelque surprise brutale. Il allait même jusqu'à troubler son sommeil par des frayeurs. Mais, soit dans la veille, soit dans le sommeil, un bon génie protégeait la pauvre

esclave dévouée. Ce bon génie, c'était l'Amour. Jamais elle ne perdait de vue les recommandations de Hussein, et la pensée de ce prince, toujours constante, la soutenait et lui conservait sa présence d'esprit.

Lafontaine, que je citais tout à l'heure, a beau s'écrier:

Amour, Amour, quand tu nous tiens
On peut bien dire: adieu, prudence!

Goulami donnait un démenti formel à cette maxime.

Cependant elle touchait au terme de ses souffrances. Une dernière épreuve lui était réservée, mais pour laquelle Hodgia avait réuni tout ce que son génie impitoyable et dissimulé cachait de ruse et d'astuce. Goulami avait une sœur, plus âgée, mais moins belle qu'elle; celle-ci était préposée aux soins des parfums dans les bains de sérail. Hodgia n'ignorait pas la tendre affection qui existait entre les deux sœurs. Un matin, après avoir fait sa promenade habituelle, il entre chez lui dans une grande agitation; ses yeux sont hagards, ses traits décomposés, ses cheveux hérissés: – Grand Dieu! s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée, comment apprendre cette fatale nouvelle à ma pauvre esclave! quelle terrible catastrophe! sa malheureuse sœur.... brûlée dans l'eau bouillante! périr ainsi dans des tortures atroces!.... par un simple imprudence!....

– Et il allait à grand pas, gesticulait comme un possédé et remplissait la maison de ses gémissemens. Goulami, entendant cela, fit un mouvement imperceptible; puis, se remettant aussitôt: – Ce n'est pas toi, chien d'égoïste, pensa-t-elle intérieurement, qui te lamenterais et te désespérerais ainsi pour la mort d'une pauvre créature que tu ne connais pas et qui ne t'est rien. – Et elle continua son ouvrage avec l'air de la plus parfaite indifférence.

Il faut ajouter pourtant qu'une heure environ après cette scène, Goulami, ayant aperçu, d'une terrasse, sa sœur traversant un cour du palais, en rendit grâce au ciel; car, malgré sa connaissance du caractère de l'homme, elle n'était pas, au fond, sans inquiétude.

LA FRANCE MUSICALE, 23 juin 1844, pp. 194-196

Journal Title: LA FRANCE MUSICALE
Journal Subtitle: None
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 23 JUIN 1844
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: SEPTIÈME ANNÉE
Year: 7
Series:
Pagination: 194 à 196
Issue: 25
Title of Article: LA BIBLIOTHÈQUE MUSICALE DU DOCTEUR BIBLIOPHOBUS.¹
Subtitle of Article: Essai sur l'origine, les progrès, les transformations, les révolutions et la décadence de ma Bibliothèque. CHAPITRE VIII. Histoire édifiante d'un Chameau.
Signature: Le docteur BIBLIOPHOBUS
Pseudonym: Docteur Bibliophobus
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: 12 mai 1844, 19 mai 1844, 26 mai 1844, 2 juin 1844, 9 juin 1844, 30 juin 1844, 7 juillet 1844, 4 août 1844, 18 août 1844, 1^{er} septembre 1844.

¹ Voir *la France Musicale* des 12, 19, 26 mai, 2 et 9 juin 1844. – La reproduction de ce travail est interdite. [p. 194]